

Quatre poèmes

Maciej Niemiec

Volume 52, numéro 2 (290), février 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63826ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Niemiec, M. (2011). Quatre poèmes. *Liberté*, 52(2), 91–101.

QUATRE POÈMES

*Traduit du polonais
par Fernand Cambon et l'auteur*

Le vent divin

La crise, c'est un jeune kamikaze à l'épée tranchante
Dans un petit avion non conçu pour l'atterrissage —
Il doit détruire des cibles stratégiques, non civiles; mais
Il se grise à son gré comme la guerre. — Neige un moment à Paris,
Tel-Aviv,
Barcelone, plus longtemps à Varsovie, Berlin, un moment pur
comme l'espoir.
Le temps manque pour faire des comparaisons; sur la description
tombe le smog,
La description est négative comme chez Joseph K.; ce qu'elle
décrit s'efface.

Écrire cela prend le même temps que le lire, même moins; la des-
cription n'a pas
Le temps de s'achever. Téléphone. Pharmacie. Quelqu'un doit
téléphoner

En crise. — La vaisselle quotidienne te rassérène la cervelle —
Et le luxe ; un verre propre d'eau du robinet ; la description s'écrit
Entre la vaisselle, la pharmacie et l'attente d'un coup de fil.
Le vent divin regarde avec justesse comme les yeux humains du temps.
Le temps, c'est quelqu'un qui sort dans la rue en pyjama.

Ils vont fermer, et elle n'appelle pas. Il faut que je sorte, mais je ne
veux pas
Parler avec elle dans une pharmacie. En plus, ça ne vaut presque
plus le coup
D'attendre, ni de parler, presque tout tombe ou descend
En des endroits introuvables. — Plus tard, plus tard
De tout cela s'occupera ma parfaite, paranoïaque mémoire,
Grâce à laquelle je deviens spécialiste en impasses et issues sans issue.
Je reviens aux écrits d'Henri Bergson. J'attends un dictateur.

Je voudrais me soumettre, mais personne. Souffle le vent divin —
On voit la doublure du monde. — Plus tard tout ira mieux :
Les voitures seront au courant, le courant sera d'océan, l'océan sera
Plein de baleines, les baleines reviendront sur la terre ferme et
nous téléphoneront.
Les banques, implorant la grâce des caméras, s'élèveront sans
bruit, comme elles se sont
Effondrées. Notre langue deviendra tranchante comme l'épée du vent.
Nos enfants feront cent pieds de haut, ils nous emmèneront en
promenades.

Texte

*Je lisais sans rien comprendre
au lieu de lettres je voyais des visages
ce visage d'une malade ou d'une infirmière
pourquoi différencier quand tout fait mal
Je me suis détaché et j'ai relu*

Le texte en tant que douleur, la maladie en tant que
quotidienneté;
Même un chat peut être malade et peut attendre
La guérison. Le texte en tant que médicament à la quotidienneté,
Le chat en tant que quotidienneté, qui n'est pas maladie,
La lecture en tant qu'ouverture de l'espace —

De celui qui est azur
Et promesse d'un retour impossible.
Souriante mort et bruit temporel
Éloignés, la vie se renforce
Par la magie du voyage infini.

Le texte est comme le chat, il aime être caressé,
Mais le chat doit jouer au clown de l'existence —
Ses mains ne lui laissent pas le choix,
Mais les hommes sont sérieux et exigent
D'être perçus comme des existences sérieuses

Car menacées. Et il en est ainsi — le paysage jusqu'à la fin
D'une aube sans fin où ils les font sortir
Reste inaccessible. Personne ne nous emmènera
Dans des excursions forestières sans retour
Avant que la beauté ne revienne.

Car la beauté est orthodoxe —
Les Verts des bombes humaines et les Verts des baleines
À coup sûr ne se concilieront pas avant que ceux des bombes
Au moyen de quelques dizaines par jour
Ne créent une esthétique compréhensible même par les baleines.

L'existence est source de valeur, trop d'existence
C'est l'après-midi, nous allons nous promener et il y a trop
d'existence

Presque le crépuscule, le village au loin et pourtant beaucoup
De vie autour de nous, des moustiques et aussi des coléoptères,
Chuchotent les feuilles et dans les fourrés des créatures dénombrées.

Des chiens télépathiques de village à présent se font entendre,
Peut-être passe sur le chemin quelqu'un d'apercevable ;
Le soir approche, mais la nature sans cesse joue
À des échecs inconscients,
À part ça bruyante comme la non-existence —

Des insectes qui s'éveillent et des arbres qui fleurissent
proclament
Le nouvel évangile de la victoire sur l'humanité allergique,
Qui, essayant de disparaître,
Propage sa présence. Perdureront à coup sûr
Seulement les baleines — dans les mythes que raconteront les arbres.

Ce qui n'est pas beau ne devrait pas exister et quoi que ce soit qui
existe
Est beau et aucun miroir autour, et toi à côté tu ne la vois pas
Comme elle se voit elle-même. La beauté est impliquée
Dans le perdurer et la soirée m'enlace, mais je ne sais pas chanter
Comme un insecte, je sais à peine parler, mais ce qui est exprimé
s'éloigne et

Tend vers l'inexistence, un seul royaume de durée. Le langage
souillé
Par la perception pénètre où régnait l'ordre sacré du néant
— irréprochable,
Sans doutes. Devant un banc du parc, qui n'était jamais le nôtre,
on passe
Avec indifférence. C'est-à-dire, sans souvenir.
Sans souvenir il n'y a pas d'amour. Ne reste que le regret, et la beauté.

Rien

1

Cela finit par finir, la neige tombe et il te reste Rien, comme une figure

De fumée, devant laquelle tu peux t'incliner ou pas, parce que

Rien n'exige rien, n'attend rien, ne craint rien,

Ne se réjouit de rien, n'attaque avec rien,

Ne se défend de rien, n'accuse pas, ne punit pas,

Ne console pas, ne chérit pas, ne pose pas de questions, ne blesse pas,

Ne répond pas, ne ment pas, en fait rien ne fait ce Rien —

2

Il apparaît. — Ceux qui vivent pareillement restent en communautés,

Dans la solitude rien les tue ; leur rien. — Soumets-toi pour vivre,

Mais soumets-toi à ce qui t'est déjà soumis, à ce qui est toi

En toi — si tu y parviens à travers les itinéraires indéfinis

De la veille et du rêve, comme si tu étais sauvé, par-delà

Le rêve et la veille, apparaîtra ce qui est os de tes os, Rien. — Avec toi

Il dure ou agit ; sans toi Rien retourne à rien. De Rien ne résulte rien —

3

Tu seras mieux sauvé que ceux qui ont aperçu la différence

Entre la cause et l'effet, car elle est seulement mouvement entre,

Réciproque et sans réciprocité ; tu seras mieux sauvé par Rien,

Qui n'est pas mouvement et n'est pas immobile, n'est pas cause

Et n'est pas effet, mais est quand même — ni enfer ni même

Prison, ni rire ; plutôt quelque chose dans le genre du style, qui

Apparaît quand te quitte ce que tu possèdes, et que t'atteint Rien.

4

Rien à toi sinon le style, qui gouverne et la lumière et le manque de lumière ;

Qui te permet d'exprimer Rien — qui ne sait rien,

N'attend rien, n'est pas quelque chose d'autre ; ni plus que la foi

Ni moins que la foi, car il n'y a rien en lui de la foi; Rien, plus que
l'espérance
Et moins que l'espérance; Rien, comme l'amour, mais plus et
moins que ça;
Seul ce qui jamais ne te quittera ni ne te laissera seul
Parmi les ennemis invisibles et les amis non voyants, ni nulle
part —

5

Face à rien il ne te laissera pas seul, infaillible
Et sensible comme le vagin de la bonne mort, solitaire
Comme toi. Rien, os de tes os, ne t'abandonnera pas pour quelque
Néant contingent; lui qui crée et soutient, ne créant pas
Et ne soutenant pas; avec lui tu seras l'enfant du présent —
Sûr et puissant, mais difficile à concevoir, car il n'est pas un
concept,
Et pourtant comblera ce qui ressemblait au manque de quelque
chose.

6

Il n'est pas grave et ne plaisante pas — mais te permettra de te
défaire de l'attente
Qui a empoisonné les instants de désirs et d'accomplissements,
gauchi les itinéraires
Du rêver et de la veille; n'attends pas, permets que Rien t'emplisse,
comme s'il était
Ta foi, ton espérance et ton amour — de sorte que désormais tu
saches d'ordinaire
Que tout ce dont tu peux t'emparer est Rien. Serre-le contre l'os
de tes os,
Comme un fils ou une fille, et éloigne-le d'eux, éloigne-le de leur
âge, car leur âge
N'est pas le tien; puisse leur âge appartenir à la foi, à l'espérance
et à l'amour.

7

À ton âge appartient Rien, qui est quelque chose de plus que tout;
À ton âge l'insensé, sénile, sacré monde réclame le néant,
L'apaisement, cet enfant nouveau; toi, donne-lui Rien, ton Rien,

L'enfant qui ne pleure pas. Il suppléera chaque manque dont les
désirs
T'ont créé en leur vagin insensible ; tu te le rappelleras,
Car tu y retourneras encore, à l'une de tes maisons de clarté, qui
t'ont tôt éveillé
Par la chaleur de la lumière sur les murs des maisons de l'enfance.

8

Je serais étonné si même Rien n'existait pas. Mais bon, que tombe
la neige
Et que brille l'Étoile de Noël, même pour ceux qui n'ont pas
reconnu Rien,
Qui ont omis Rien, comme une description de la nature dans un
livre d'aventures —
Dans *Harry Potter*, ou même dans la *Théorie esthétique* d'Adorno,
ce qui revient
Au même — car ils ont alors gratifié la poubelle de son inévitable
dose d'intimité,
Certains que même Rien ne les sauverait pas. Quand tombe la
neige, même la poubelle
Peut être un abri. — Fermez vos oreilles aux voix de ceux sur qui
tombe la neige.

9

Si j'insiste sur ce que j'appelle Rien, c'est pour que plus tard les
archontes
Ne disent pas que j'ai dissimulé ce qui aurait pu être un abri pour
les autres ;
Je sais, je concède — quels yeux il faut avoir pour apercevoir Rien,
qui
N'est pas visible ; quelles oreilles pour entendre Rien ; qu'y faire —
J'avouerais dans les supplices que je sais peu au-delà de ce que je
révèle ici,
Et que je doute que les langues des hommes et des anges puissent
discourir
Entre elles, sinon par la médiation du Rien hétérodoxe. —
Pourquoi existe plutôt

10

Quelque chose que Rien — parce que quelque chose s'oppose au néant, au noir du noir,
Comme un feu allumé, ou bien cela le cherche-t-il? — Laisse tomber, laisse tomber —
Je répète après l'un de ceux qui ont essayé de parler. — Rien est bon pour l'existence,
Car il s'oppose au non-savoir et au néant; j'userai de métonymie — Rien est l'os
De tes os — pour autant qu'il y ait un os qui s'oppose au néant. — En lui tu retrouveras
La distance efficace comme la grâce, quiète comme l'inquiétude
De la géologie; parlant c'est inexistant — écoute plutôt Rien.

Dualisme

Poor John! He was so rich!

ANDY WARHOL

1

À ma table de travail qui tourne le dos à la fenêtre
Il n'y a pas la photo de Warhol, mais entre les livres sur les
étagères
Se dressent, face contre face, deux bouteilles vides Label 5,
Séparées par un montant vertical du rayonnage, miroir opaque ;
Cela reste d'une fête, et je l'ai gardé comme œuvre.

Entre elles un espace au sein duquel un savoir vide et divisé
Se retire, inutile même à moi-même, comme la mosquée d'Omar
Sur une carte postale ; mais, vois-je plus distinctement, ai-je vu un
jour
Plus distinctement par une fenêtre de confiance innommée — l'en-
fant a-t-il
Ainsi regardé en son temps bercé et panique, je ne sais, je ne suis

Ni là-bas ni alors — ne connaissant pas encore les symétries de
Borges
Ni son angoisse que chaque chose ne soit multiple,
Ou que le tigre dormant ne soit le modèle de l'univers.
Je les ai oubliées, et ce n'est pas l'enfant qui revient en moi,
C'est peut-être à nouveau le sens de la perception qui change.

Le thème touché, on le considère comme vendu. Ses boîtes de
Campbell
Et les visages multiples de Marilyn, ça devait être l'enterrement
définitif
De la similitude. La tautologie a gagné le monde ; aujourd'hui les
regardant
Au musée, je vois que ces lobotomies multipliées n'ont appelé à
l'apparaître
Qu'une nouvelle métaphore : de sa manière propre de ne pas
exister.

Et ici et maintenant on perd progressivement la sensation de la
différence :

Trop de cette identité multiple, de ce qui nivelle les choses, et trop
faible

Distance pour embrasser tout ce rapide merdier d'inattention. —
C'est pourquoi peut-être, par angoisse, on produit de telles quan-
tités de déchets.

Pauvre John, pauvre John.

2

Il y a donc pourtant deux forces — l'une veut s'ordonner, l'autre se
laisse aller,

Laisse des notes de presse peu claires. Il y a deux forces, ou trois,
cinq,

Huit, treize, vingt et une. Un ordonnancement, une

Série, ou trois, cinq, sept, neuf, onze. Un monde ou plusieurs

Et chacun divisible. Dans l'écriture, c'est toujours une description,
et chaque

Description tend vers soi-même, d'autant plus proche qu'elle est
moins parfaite.

Car celle qui veut pénétrer tout sauf elle-même s'éloigne de l'objet.
— J'ai déplacé la table, maintenant je suis assis face à la fenêtre du
balcon

Comme devant une caméra panoramique si présente qu'on ne
pourrait pas se cacher.

Perdre le contact avec ce qui insiste au contact, ne pas contrôler

Ce qui nous contrôle? — Mais cela n'est pas dualisme, ce sont les
couteaux

Sophistiqués et émoussés de la dichotomie qui déchirent les tissus
des synthèses

Inachevées; la lame monte et descend comme l'aiguille d'une
machine à découdre,

Les bifurcations aveugles s'inscrivent dans un modèle plus vaste,
Les rues sur les places se séparent sous forme d'explosion.

La nature nourrit et la nature tue — virus, vermine, vérole, vipères
Contre je, jus, jambon, jouissance. Nous inspirons l'oxygène et
l'oxygène nous brûle. —

Les seins sont ronds comme des boutons sur le bureau du
Président, car là derrière aussi
Il y a un projet. Le dualisme, tel un panneau indicateur aux croisements de campagne,
Telle la chauve-souris de Thompson, qui disparaît au moment où elle apparaît, sauve l'esprit.

3

Quand la nuit après un match finit au bistro, les beurrés sortent et l'amitié
Explose en eux, car en ce temps le monde n'est pas parvenu à changer et
Malgré confessions, jurons, serments et sermons au comptoir perdue
L'identité. Il faut taper dans des canettes de bière vides, faire du boucan
Sur des conteneurs métalliques, rentrer dans les appartements détestés.

4

Au bord de la mer en Normandie il n'y a personne à cette heure.
Les coquillages
Respirent à peine comme les démocraties. Les satellites examinent l'entropie. Les soldats
Retournent au sable. Les mouettes s'éveillent affamées. Les poissons ont la température
De la mer. Les pêcheurs ne font pas beaucoup d'affaires. La mer a encore du temps pour
Ses choses marines. Le soleil comme un lapin nécessaire sort de son chapeau. Etc.